

questions
de communication

Questions de communication

21 | 2012

10 ans déjà, 10 questions de communication

Déjà 10 ans ! 10 questions pour demain...

Béatrice Fleury et Jacques Walter



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6544>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6544

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 7-12

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Béatrice Fleury et Jacques Walter, « Déjà 10 ans ! 10 questions pour demain... », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 19 décembre 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6544> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6544

Tous droits réservés

DÉJÀ 10 ANS ! 10 QUESTIONS POUR DEMAIN...

Sans céder à l'autocélébration, nous proposons ici quelques traits saillants jalonnant dix années d'édition tout en expliquant les choix qui ont présidé au sommaire de cette livraison anniversaire. Soyons clairs : *Questions de communication* n'aurait pu réussir le pari d'occuper une place significative dans le domaine de l'information-communication et, plus largement, dans celui des sciences humaines et sociales (SHS), si la revue n'avait pu compter sur un dynamisme et un encouragement collectifs, tant local (les membres du comité de rédaction, les universités partenaires, le Conseil régional de Lorraine) que national et international (une communauté scientifique constituée de chercheurs issus de plusieurs disciplines, dont certains promoteurs ou animateurs de revues amies).

2002 : l'an 1 d'un travail collaboratif

2002 : *Questions de communication* voit le jour grâce à l'enthousiasme d'une petite équipe regroupant des chercheurs des laboratoires en sciences de l'information et de la communication de deux universités voisines (Metz et Nancy 2), réunis aujourd'hui dans un même laboratoire – le Centre de recherche sur les médiations – au sein de l'université de Lorraine et qui, déjà, souhaitaient des relations fondées sur une collaboration productive. Refusant de céder à la tentation de l'auto-publication, pour avant tout promouvoir un support de qualité défendant une conception de la recherche dans le secteur, un an durant, cette équipe a mis au point un projet éditorial et retenu un titre qui faisait écho aux *Questions de sociologie* de Pierre Bourdieu. Un hommage et non une allégeance. Elle était épaulée par un conseil d'orientation (chercheurs en poste dans des universités françaises) et par un réseau de correspondants étrangers.

Première livraison : 142 pages (seulement !). Celles-ci étaient évidemment conformes au projet éditorial qui signe l'identité d'une revue généraliste : un dossier – traitant alors des « Médias et [d]es guerres en ex-Yougoslavie : débats,

théories, méthodes » – ; une rubrique « Échanges », composée à ce moment d'un seul texte puisé dans un débat organisé à l'Inathèque de France « Justice, image, mémoire » ; une note de recherche sur « Le Net au local » et 13 notes de lecture... Pourquoi ce choix ? Pour donner la parole tant à des collectifs ayant tenté une avancée scientifique sur un thème (dans le dossier) qu'à des chercheurs qui mettent l'accent sur des préoccupations théoriques et/ou méthodologiques (dans les notes de recherche) ; il s'agissait aussi de faire en sorte qu'on renoue avec la tradition du débat ou de la controverse *via* les « Échanges », en évitant les polémiques à l'instar de celles auxquelles s'adonnent complaisamment des intellectuels médiatiques ; enfin, il importait d'assurer la diffusion du savoir et de la connaissance en suscitant la rédaction de notes de lecture de plus en plus nombreuses. S'il nous est arrivé de douter de cette structuration, nous n'y avons jamais renoncé parce que, de notre point de vue, elle permet de maintenir une polyphonie scientifique, tant en raison de la diversité des participants engagés dans cette aventure éditoriale que du profilage des rubriques.

Dix ans après et 20 livraisons plus tard, la revue *Questions de communication* s'est épaissie (entre 350 et 450 pages) : les dossiers comportent six ou sept articles, les notes de recherche et les « Échanges » comptent désormais quatre à cinq textes, on dénombre de trente à cinquante notes de lecture par livraison. Ajoutons que, très tôt, nous avons dopé le format des papiers. En effet, nous défendons et assumons une position : la recherche a besoin d'espace et de temps. Les articles publiés peuvent aller jusqu'à 50 000 signes ; les notes de lecture ne sont pas des quatrièmes de couverture améliorées. Le chercheur peut ainsi déployer sa pensée et le lecteur dispose d'un semestre pour faire son miel. Il aura même le loisir de suivre les péripéties des « Échanges » d'une livraison à l'autre jusqu'à ce que l'auteur du texte initial réponde à tous ses discutants. Bref, la revue a pris ses marques et gagné en expérience. Pour cela, elle a pu compter sur la fidélité d'un groupe de chercheurs – qui se reconnaîtront – en même temps qu'elle s'est appuyée sur un renouvellement permanent des collaborateurs, jeunes et moins jeunes, expérimentés ou novices. En effet, en dix ans, ce sont plus de 500 contributeurs et près de 200 experts qui ont œuvré à la réussite de *Questions de communication*. Venant du CNRS ou d'autres organismes de recherche, des principales universités françaises et de nombreuses universités étrangères (parmi lesquelles sont notamment représentés l'Allemagne, l'Argentine, la Belgique, le Brésil, le Cameroun, le Canada, le Costa Rica, l'Espagne, les États-Unis, la Finlande, la Grèce, la Hongrie, Israël, l'Italie, le Maroc, les Pays-Bas, le Royaume-Uni, le Sénégal, la Suède, la Suisse, la Tunisie...), ces chercheurs ont permis à *Questions de communication* de relever le défi de la durée et de l'exigence, chaque contribution étant évaluée à l'aveugle par deux *referees* extérieurs au comité de rédaction.

La revue, acteur scientifique indispensable ?

Si les chercheurs les plus reconnus du domaine de l'information-communication ont écrit dans *Questions de communication*, des chercheurs plus jeunes ont également fait progresser la discussion sur des sujets divers qui vont de la culture aux méthodes expérimentales, en passant par les frontières disciplinaires, la santé, les crises sociales, les TIC... Mais les uns et les autres ont également donné légitimité et reconnaissance à ce même domaine en l'abordant autant sous l'angle de la discipline qui unit les membres du comité de rédaction (les sciences de l'information et de la communication) que de celui des disciplines voisines (l'anthropologie, l'esthétique, l'ethnologie, l'histoire, la littérature, la philosophie, la psychologie, la science politique, les sciences de gestion, les sciences du langage, la sociologie...).

Indéniablement, une revue joue un rôle important de mise en visibilité de travaux sur des sujets qui sont au cœur de préoccupations autant contemporaines que récurrentes. Comme l'écrivent dans le dossier qui suit François Heinderyckx, Margaux Hardy et Marc Vanholsbeeck : « Les revues offrent un cadre spécifique à la conversation savante et un lieu de développement, de consolidation et de légitimation d'une discipline ». Un constat qui conduit à cette interrogation que *Questions de communication* reprend à son compte pour s'engager dans l'avenir : comment se passer de l'espace éditorial d'une revue qui croise préoccupations théoriques et méthodologiques, discussions scientifiques ? À un moment où *Questions de communication* est accessible sur revues.org, l'équipe reconduit ses objectifs et rappelle les valeurs et ambitions qui la fondent : éviter complaisance et facilité en ne recourant pas aux seules grandes signatures pour asseoir la reconnaissance ; mettre en débat des questions fortes du domaine sans craindre la controverse ; mettre à disposition du plus grand nombre un état du savoir par un partage des travaux en cours ; favoriser les passages de frontières tant géographiques que disciplinaires ; être à l'écoute de ce qui se fait de mieux en matière de recherche ; éviter tout sectarisme en offrant nos colonnes aux divers courants qui alimentent la réflexion en SHS. Donc jouer l'ouverture. Le volume que vous avez entre les mains en est la preuve.

2012 : cap sur l'international !

D'emblée, l'idée d'un numéro anniversaire s'est imposée. Mais, pour la concrétiser, deux options étaient possibles : faire un bilan ou se tourner vers l'avenir. Si la seconde option a été choisie, elle prend aussi en compte des courants et objets fondamentaux du secteur pour en envisager les modalités d'évolution. Avec une priorité : la dimension internationale. En effet, elle correspond moins à l'air du temps qu'à la situation particulière de la région où la revue est fabriquée : la Lorraine est un territoire transfrontalier. Du coup, à l'exception d'un contributeur

qui travaille en duo avec un collègue américain, tous les chercheurs sont étrangers. Ceci étant, plusieurs sont francophones et reconnus en France. Mais loin de nous le projet de couvrir la diversité et complexité du domaine. En revanche, notre intention est de faire un clin d'œil à la décennie passée en posant 10 questions, il suffit de lire les titres des articles du dossier; à celle – ou celles – qui arrive[nt]... Et ce, en sollicitant autant des thèmes et objets déjà abordés, mais à nouveaux frais, que d'autres, moins fréquentés. Pour l'instant du moins.

Parmi les thèmes qui ont connu un regain d'intérêt ces dernières années, on pourra lire ce qui a trait à la rhétorique aristotélécienne, dont Emmanuelle Danblon explique que, plus que jamais, elle permet de comprendre le débat public (« Aristote dit-il encore quelque chose au XXI^e siècle ? »). Dans une certaine mesure, il en va de même avec la Théorie critique dont Olivier Voirol retrace l'histoire, mettant en évidence l'incroyable capacité de renouvellement des chercheurs qui l'incarnent (« Quel est l'avenir de la Théorie critique ? »). Ou du récit médiatique (une notion forgée il y a une vingtaine d'années par l'Observatoire du récit médiatique à Louvain-la-Neuve) dont Marc Lits déplie les constantes et infléchissements à l'heure des évolutions médiatiques, en particulier du fait de l'usage des technologies (« Quel futur pour le récit médiatique ? »).

Mais cet avenir auquel il est fait référence n'est en aucune façon envisagé en des termes empreints de fascination, mais dans ceux qui, fondamentalement, le lient à une tradition particulière de recherche. Car si de modernité il est question, c'est aussi celle qui conduit à envisager les effets et appropriations de celle-ci sur et par des groupes. Aussi Daniel Peraya étudie-t-il la percolation des facteurs, notamment privés et professionnels, dans l'usage des TIC (« Quel impact des technologies ont-elles sur la production et la diffusion de la connaissance ? »), tandis que Nicolas Ducheneaut et Nicolas Yee, présentant une enquête sur des joueurs de jeux vidéo en ligne, montrent la permanence des traits de caractère dans l'appropriation ludique (« Les jeux vidéo en ligne, un miroir de la personnalité des internautes ? »). Quant à Peter Dahlgren, il détaille le substrat ambivalent du rôle démocratique du Web, expliquant l'obligation pour le chercheur de diversifier les cadres d'analyse (« Web et participation politique : quelles promesses et quels pièges ? »). En cela, il rejoint en partie la démonstration de Magda Fusaro pour laquelle les technologies de l'information et de la communication (TIC) peuvent faire perdurer des clivages sociaux (« La communication à l'épreuve des TIC. Vers de nouvelles exclusions numériques ? »).

Ainsi voit-on se manifester des transformations qui sont évidemment au croisement de conditions sociales et techniques, mais qui, surtout, conduisent le chercheur à appréhender des phénomènes sous le sceau de la complexité. C'est le cas de Martin W. Bauer qui, traitant des modalités de changement d'un paradigme sur la communication scientifique, explique que communiquer la science aujourd'hui suppose de livrer au public ce qui concerne les innovations, mais en faisant en sorte que ce dernier comprenne les gains privés qu'il peut en retirer (« Changement de paradigme de la communication scientifique. Un public

critique pour la science commercialisée ? »). Certes, le collectif est au cœur des innovations présentées, mais pour que l'intérêt de celles-ci soit reconnu, elles doivent démontrer leur capacité à la singularisation. Même constat pour Alec Hargreaves et Tristan Mattelart qui, rendant compte d'une étude internationale sur la réception des médias dans un espace nord-méditerranéen, montrent les écarts entre pays et groupes d'immigrants (« Médias et migrations dans le bassin méditerranéen. L'internationalisation des savoirs ? »). Les deux chercheurs font état des hiatus entre projets politiques et usages, qu'il s'agisse des médias anciens ou récents.

Enfin, sur un autre plan, mais en lien avec cet anniversaire, François Heinderyckx, Margaux Hardy et Marc Vanholsbeeck font un état des lieux de la situation des revues en information-communication pour poser la question des transformations dans le contexte des turbulences de l'édition scientifique (« Les revues scientifiques en information-communication. L'ère des mutations ? »). Interdisciplinarité et langue vernaculaire de la science sont deux des aspects qu'ils abordent. De toute évidence, ces problèmes sont loin d'être résolus. Que serons-nous (les revues francophones du champ) dans 10 ans ? Nous espérons faire le point avec vous en 2022. D'ici là, nous serons heureux de vous publier et que vous continuiez à nous lire et à nous faire lire. Que ce soient des volumes imprimés ou que ce soit sur revues.org. Importe seulement le service que nous ambitionnons de continuer à rendre à celles et ceux qui partagent avec nous la conviction que la communication est plus une série de questions qu'une réponse aux problèmes de toute nature qui se posent aux sociétés contemporaines de par le monde.

Pour le comité de rédaction,

Béatrice Fleury et Jacques Walter